

6. LA SINGULARITÉ DE LA FOI CHRÉTIENNE (La Trinité, Livre XIII)

XIII,1 Dans le livre précédent, le Douzième, nous avons suffisamment œuvré pour distinguer la fonction de la pensée rationnelle appliquée aux choses temporelles, où sont engagées non seulement notre connaissance mais notre action, de celle, bien supérieure de cette pensée qui consiste dans la contemplation des réalités éternelles et s'achève dans la seule connaissance. Cependant j'estime qu'il serait plus approprié d'insérer ici un passage des Saintes Écritures, pour faciliter la distinction de ces deux fonctions.

Nous approchons de la fin de ce long traité en quinze livres sur la Trinité, dans lequel, après une enquête scripturaire sur les sources révélées de notre foi au Dieu-Trinité (Livres i-IV) et une explication de la formule dogmatique – une essence, trois personnes – – dans les Livres V à VII, Augustin s'est engagé dans une longue méditation de la pensée sur elle-même en vue de découvrir en elle la marque de la Trinité « à l'image et à la ressemblance de laquelle l'homme a été créé » (Gn1,26).

Après avoir mis en évidence deux trinités en « l'homme extérieur », c'est-à-dire l'homme dans sa réalité corporelle et tourné vers les choses du monde matériel, la « trinité » de la perception – la chose perçue, sa représentation mentale, et la volonté qui les unit – et celle du souvenir – ce qui est fixé dans la mémoire, la représentation que nous nous en formons et la volonté qui les unit –, Augustin poursuivait sa recherche dans « l'homme intérieur », c'est-à-dire l'homme qui n'est connu que de lui-même par sa propre pensée. Or, cette pensée (*mens*), quand elle se pense elle-même, ne peut pas ne pas se connaître ni ne pas s'aimer, mais doit, pour se connaître en vérité, se reconnaître créature et donc « s'ordonner au-dessous de celui auquel elle doit se soumettre, au-dessus des êtres auxquels elle doit se préférer ; au-dessous de celui par lequel elle doit se laisser gouverner, au-dessus des choses qu'elle doit gouverner » (X,7).

Ces deux directions, vers Dieu, principe de toutes choses et de vérité, et vers le monde matériel, correspondent respectivement à la *sagesse* et à la *science*. Mais ces deux activités, distinctes pour la pensée humaine, doivent rester unies et complémentaires, comme le signifie, de manière symbolique, dans l'interprétation augustinienne du début de la *Genèse*, l'unité indissoluble du premier couple, telle qu'elle a été voulue par Dieu. C'est ce dont se souviendra encore François Rabelais, au XVI^e siècle, en écrivant : « *Science sans conscience n'est que ruine de l'âme* », mais ce qui semble complètement oublié de nos jours par nos « progressistes » qui, sans autre crainte que de ne pas aller assez loin, ni assez vite, jouent avec la vie.

Au Livre XII, s'inspirant du livre de Job : « *La piété, c'est la sagesse ; mais s'abstenir des maux est la science* » (Jb 28,28), Augustin avait enrichi les notions de sagesse et de science : la sagesse devenait « le culte rendu à Dieu », se concrétisant dans l'amour que nous lui portons, un amour « *qui, maintenant, nous fait désirer le voir, croire et espérer que nous le verrons* » (XII,22) ; et la science, activité de la pensée déléguée à la gestion des choses temporelles, dans la mesure où elle consiste à s'abstenir des maux, comprenait la morale, laquelle, de nos jours, par souci d'objectivité, elle se doit d'ignorer.

De même, au début de ce Livre XIII, la longue citation du Prologue de l'Évangile selon Jean va permettre d'aller encore plus loin en introduisant une réflexion sur la foi. Aussi le Livre XIII se divise-t-il en deux parties : la première pour dire la nécessité de la foi en vue de la vie heureuse, et la seconde, la singularité de la foi au Christ.

La nécessité de la foi pour être vraiment heureux (1-12)

Si Augustin cite intégralement les 14 premiers versets l'Évangile de Jean, c'est pour nous faire découvrir avec lui ce qui nous y est dit de la foi. En effet, si « *les premières lignes traitent de ce qui est immuable et éternel : ce dont la contemplation fait notre béatitude* »,

et qui pourrait correspondre à la sagesse, les lignes suivantes, à partir de « *La lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas saisie* », nous font entrer dans le temps de l'histoire. Le verbe *non comprehenderunt* ici traduit par « ne l'ont pas saisie » peut signifier « arrêter », mais aussi « comprendre », ce qui permet à Augustin de dire que « *la foi est assurément nécessaire pour croire ce qu'on ne voit pas* », selon la parole de Jésus à Thomas : « *Heureux ceux qui croient sans avoir vu* » (Jn20,29), car, pourrait-on dire, ils se réfèrent à ce qui leur est invisible mais qui leur permet d'espérer. Quant aux ténèbres, ils désignent « *le cœur des mortels s'étant détournés de cette lumière et devenus incapables de la voir* » (XIII,2). En effet, avec l'incarnation du Verbe, Dieu est entré dans notre histoire : Jésus de Nazareth est un personnage historique et rares sont encore aujourd'hui ceux qui s'acharnent à nier son historicité, alors que ce qui est problématique, c'est sa divinité, qui ne peut être reconnue que dans la foi. Mais il y a des hommes qui refusent Dieu, ce qui devient encore plus clair avec cet homme « envoyé par Dieu » dont le nom était Jean :

XIII, 2 [...] C'est là quelque chose qui a eu lieu dans le temps et qui relève de la science, laquelle contient la connaissance historique. Nous nous représentons cet homme Jean dans une image qui nous vient de la connaissance de la nature humaine imprimée dans notre mémoire. Et on se la représente de la même manière, que l'on soit croyant ou non. [...] Mais qu'il soit dit ici « *envoyé par Dieu* », ceux qui le tiennent, le tiennent par la foi, et ceux qui ne le tiennent pas de la foi, sont envahis par le doute ou s'en moquent par incrédulité. Cependant les uns et les autres, s'ils ne font pas partie du nombre des insensés qui disent dans leur cœur : *Pas de Dieu* (Ps 13,1), quand ils entendent ces paroles, se représentent à la fois ce qu'est « *Dieu* » et ce qu'est « *être envoyé par Dieu* ». Et si ce n'est pas comme sont les choses, c'est du moins comme ils le peuvent.

En effet, les mots ne sont pas les choses et la foi est au-delà des mots qui la disent. Ce qui veut dire que Dieu est littéralement inconnaissable : nous ne pouvons que le supposer philosophiquement comme principe de toutes choses, « ce sans quoi rien ne serait », et croire à ce qu'il nous a révélé de lui-même à travers les Écritures juives et chrétiennes qui, elles aussi, sont historiques dans leur matérialité, mais objet de foi. Des hommes inspirés par Dieu nous ont mis sur le chemin de Dieu, dans la mesure où leurs paroles nous apportaient de la lumière en nous permettant de mieux vivre. Mais il a fallu presque deux mille ans de préparation, depuis Abraham, avant l'incarnation du Verbe, le Fils de Dieu...

Comment voyons-nous la foi qui est en nous ?

Elle n'est pas plus une réalité corporelle, que nous verrions de nos yeux, qu'une réalité mentale, comme le serait un souvenir. Selon l'opposition posée par Platon, elle n'est pas non plus une « opinion » (en grec, *doxa*) qui, portant sur les choses extérieures, peut être vraie ou fausse, mais plutôt une « science » (*epistémè*) portant sur une réalité immuable, ce sur quoi on peut se fonder, ce à quoi on peut se fier, avoir confiance (en grec, *pistis*).

XIII, 3 [...] On la tient d'une science très certaine et la conscience le crie. Aussi, bien qu'il nous soit commandé de croire, parce que, ce qu'il nous est ordonné de croire, nous ne pouvons le voir, cependant cette foi, quand elle est en nous, nous la voyons en nous, parce que, bien que portant sur des choses absentes, elle est présente, et bien que portant sur des choses extérieures, elle est intérieure, et bien que portant sur des choses qui ne se voient pas, elle est visible ; cependant, c'est temporellement qu'elle advient dans le cœur des hommes et, si de croyants, ils deviennent incroyants, elle meurt en les quittant. Mais, parfois, la foi s'accommode à l'erreur, car il nous arrive de dire : « il a cru et cela l'a trompé ». Une telle foi, si du moins on peut parler de foi, ne

périt pas d'une manière coupable dans les cœurs quand la découverte de la vérité vient l'en chasser. En revanche, nous ne pouvons que souhaiter que la foi aux choses vraies passe à la réalité de ces mêmes choses. En effet, il ne faut pas dire que la foi meurt quand on voit ce que l'on croyait. Mais devra-t-elle encore être appelée foi alors qu'elle est définie dans l'Épître aux Hébreux, comme « *la certitude (convictionem) des choses qu'on ne voit pas* » (He 11,1) ?

La foi (*pistis*) n'est donc pas l'opinion (*doxa*), même si *doxa* a donné « dogme ». L'objet de ma foi est invisible, mais j'ai la certitude qu'il est et qu'il en est ainsi. Cet objet est « sensible au cœur », mais il ne se confond pas avec mon ressenti, ni avec moi, car je peux dire ce qu'il en est et pourquoi je crois. La foi chrétienne repose sur l'immutabilité de Dieu, créateur de toutes choses, et sur un événement historique unique, car il n'y a pas eu plusieurs incarnations entre lesquelles il faudrait choisir. Et il faut bien que la foi soit réelle pour que nous puissions faire la différence entre l'avoir et ne pas, ou ne plus, l'avoir ! Comme une rencontre, elle nous arrive, ou nous la perdons, à un moment de notre vie, au point de pouvoir dire : « ce n'est plus comme avant ». Mais, après cette vie, ce ne sera pas la perdre que de la voir transformée en vision de ce qui, maintenant nous est invisible.

La foi ne relève pas de l'homme extérieur, mais de l'homme intérieur.

L'homme extérieur, connu de l'extérieur, est tourné vers le monde ; l'homme intérieur n'est connu que de lui-même, par sa propre pensée, ouverte à ce qui lui est supérieur.

XIII,4 [...] Nous traitons maintenant de l'homme intérieur et de sa science des choses temporelles et changeantes ; quand il porte son attention sur quelque chose, y compris sur les choses qui relèvent de l'homme extérieur, ce doit être pour en retirer quelque chose d'utile à la science rationnelle : et par là, l'usage rationnel des choses que nous avons en commun avec les animaux sans raison, relève de l'homme intérieur et il ne peut pas être juste de dire que cet usage nous est commun avec les animaux privés de raison.

Les animaux ont comme nous la capacité de se représenter leur *environnement* et de s'y repérer, mais ils ignorent le *monde* en tant que tel, comme la totalité de ce qui est, car tout n'y est pas perceptible. D'autre part, alors que leur usage des choses est réglé par l'instinct ou l'habitude, notre capacité de produire, grâce au langage, une sorte de double de notre représentation des choses, ne serait-ce que pour savoir si elle est vraie, nous permet, par la raison, de rechercher le plus utile, mais aussi d'entrer dans la démesure, la quête du « toujours plus », en vue d'accroître notre puissance sur les autres.

La foi est chose du cœur et non du corps

XIII, 5 [...] Bien qu'elle se produise en nous à partir de l'audition, la foi n'appartient pas à ce sens qui s'appelle ouïe, parce qu'elle n'est pas un son ; elle n'appartient pas non plus aux yeux de cette chair, parce qu'elle n'est ni une couleur ni une forme corporelle ; ni au sens qui s'appelle toucher, parce qu'elle n'a pas de volume ; ni à aucun autre sens du corps parce qu'elle est chose du cœur et non du corps. Elle n'est pas hors de nous, mais à l'intime de nous-mêmes ; et aucun homme ne la voit dans un autre, mais chacun la voit en lui-même. On peut enfin en simuler la possession ou supputer qu'elle est en celui en qui elle n'est pas. Chacun voit donc sa foi près de lui-même, tandis que chez un autre il ne la voit pas mais croit qu'elle est, et ce d'autant plus fermement qu'il en connaît mieux les fruits, ceux que la foi a l'habitude de *produire par la charité* (Ga 5,6).

Fides ex auditu (Rm10,17) : « la foi vient de ce que l'on entend » et c'est particulièrement vrai du judaïsme qui repose sur l'histoire du peuple d'Israël et du christianisme qui repose sur l'histoire de Jésus et sur celle de l'Église, dans son mystère, à la fois « sacrement du salut » (Vatican II) et société humaine, chargée de continuer sa présence en ce monde.

« À tous ceux qui l'ont reçu, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu » (Jn1,12)

[...] Certes, il est très vrai que la foi imprimée dans le cœur de chacun des croyants provient d'une unique doctrine, mais autre chose ce que l'on croit, autre chose la foi par laquelle on croit. Ce qu'ils croient, se trouve dans les choses dont on dit ou qu'elles sont, ou qu'elles ont été, ou qu'elles seront ; la foi, elle, est dans l'âme de celui qui croit, visible seulement pour celui qui la possède. Et même si elle est chez d'autres, il ne s'agit pas de cette même foi, mais d'une foi semblable.

« Autre chose ce que l'on croit, autre chose la foi par laquelle on croit ». La foi ne saurait se confondre avec le dogme. Ma foi est un acte de ma volonté, mon adhésion dont je suis conscient et seul à pouvoir en être conscient, alors que la doctrine est partagée par tous ceux qui ont la même foi : elle se dit, elle s'enrichit ou se perd...

AG Une doctrine, c'est imposé.

JM Dans l'histoire de l'Église, elle est imposée contre les hérétiques qui modifiaient la foi en n'en conservant que ce qui leur convenait, comme l'arianisme qui refusait l'égalité du Père et du Fils en divinité. Or, les Évangiles disent l'unité et la similitude de leurs volontés, comme dans la prière du Christ en agonie, alors que, dans son humanité, Jésus préférerait que cette coupe passe loin de lui. Toutefois, les procès qui se sont terminés au bûcher avaient tous une dimension politique, l'enjeu étant, par exemple, l'unité du Royaume.

SGJ C'est un peu vite dit... car si l'Église n'avait pas préservé le dogme, il y a longtemps que le christianisme aurait disparu. Il n'y a pas à opposer la doctrine et la foi.

JM Soit, mais distinguer, ce n'est pas opposer. [...] il ne peut pas y avoir de foi sans doctrine.

AK On peut très bien avoir une foi qui n'est pas la foi chrétienne. On peut croire à une transcendance sans avoir besoin de doctrine.

JM Ce qui revient quand même à se faire sa propre doctrine faute de quoi on ne pourrait pas distinguer sa foi de la foi chrétienne, car il n'y a pas de foi sans contenu, c'est-à-dire sans que l'on sache ce que l'on croit. Dans l'opinion, je me dis que je peux, peut-être, me tromper, alors que dans la foi j'ai la certitude de la vérité de ce que je crois.

SGJ Je ne peux « avoir foi » qu'en quelque chose ou quelqu'un. Et dans la foi chrétienne, cela se dit clairement dans le *Credo*.

JM il y a la foi chrétienne qui se reconnaît dans le Credo de Nicée-Constantinople et il y a d'autres fois qui ne méritent ce nom que parce qu'elles se réfèrent à un au-delà du visible...

Mais on parle d'une même foi chez ceux qui croient les mêmes choses, comme d'une même volonté chez ceux qui veulent les mêmes choses, alors que chez ceux qui veulent la même chose, chacun voit sa propre volonté, pendant que celle d'un autre lui reste cachée, même s'il veut la même chose et, s'il se manifeste par quelques signes, on le croit plus qu'on ne le voit.

Chacun voit sa foi en lui-même, mais il ne peut que croire à celle des autres.

Il existe des volontés qui sont les mêmes pour tous.

C'est à partir de la volonté, qu'Augustin introduit le thème du bonheur et de la béatitude.

XIII, 6. Entre les vivants qui usent de la raison, il existe une si grande communauté (*conspiratio*) de nature que, bien qu'échappe à l'un ce que veut l'autre, il y a pourtant certaines volontés communes à tous et connues aussi de chacun. Et, bien que chacun ignore ce que veut un autre homme, il peut savoir, en certaines choses, ce que tous veulent.

Le fait de ne pas « voir » ce que veut mon voisin explique le succès de ce mime qui avait promis de dire à son public ce que tous veulent. À la séance suivante, devant une assemblée nombreuse, il annonça : « *Vous voulez acheter à bas prix et vendre cher* ». Le succès fut immédiat, mais, à la réflexion, on peut aussi se dire qu'il y a aussi parfois des gens honnêtes qui vendent au juste prix, et des gens généreux qui font l'inverse de ce qui est ici énoncé. En fait, le comportement présenté ici comme « normal » est un vice dont personne, s'il était surpris à agir ainsi, n'aurait de quoi être fier. Ce qui prouve que la sentence du poète Ennius selon laquelle « *tous les mortels cherchent la louange* » n'est pas vraie non plus, car certains, rares il est vrai, préfèrent être critiqués pour pouvoir se corriger. À ce sujet, Augustin se réfère ici à l'*Hortensius* de Cicéron, cette invitation à la philosophie, qu'il a lu à dix-huit ans et qui fut le point de départ de son itinéraire spirituel :

XIII, 6 [...] Mais s'il avait dit : « *Vous voulez tous être heureux et ne voulez pas être malheureux* », il aurait dit ce que personne ne peut manquer de reconnaître dans sa propre volonté. Quelque autre chose que quelqu'un veuille en secret, il ne se dérobe pas à cette volonté qui est bien connue de tous les hommes et présente en tous.

Il y a ce que l'on veut et ce qui nous le fait vouloir sans que pour autant nous en soyons conscients, car notre volonté de bonheur est au-delà de nos désirs particuliers.

Comment définir la vie heureuse ? (Références à l'*Hortensius* de Cicéron)

XIII,7 [...] Peut-être que tous savent ce qu'elle est, mais que tous ne savent pas où elle se trouve : de là leur désaccord ? Comme s'il s'agissait de quelque lieu en ce monde où qui veut vivre heureux devrait vouloir vivre, et comme si on ne cherchait pas où est la béatitude, comme on cherche ce qu'elle est.

En effet, comment mettre d'accord ceux qui la voient dans le plaisir du corps et ceux qui la placent dans la vertu de l'âme ? « *N'est-ce pas que les deux ignorent ce qu'est la vie heureuse ou que ni l'un ni l'autre ne le sait ?* » Dans les *Confessions* (VII,26), Augustin reprochait aux Platoniciens de savoir où aller, mais de ne pas dire par où y aller.

XIII, 7 [...] Serait-elle donc fausse cette [sentence] dont l'Académicien Cicéron lui-même, alors que les Académiciens doutent de tout, n'a pas douté, lui qui a posé comme point de départ à son dialogue de l'*Hortensius*, une certitude que nul ne contesterait et qu'il a écrit : « *Il est certain que nous voulons tous être heureux* » ? Loin de nous de dire que c'est faux ! Mais que penser ? Faut-il dire que vivre heureux n'est pas autre chose que vivre selon la vertu de l'âme, et que pourtant même celui qui ne veut pas vivre ainsi, veut vivre heureux ? Cela semble par trop absurde. C'est comme si nous disions : « *même celui qui ne veut pas vivre heureux veut vivre heureux* ».

Rappelons que si les Académiciens, disciples de Platon, se sont mis à douter de tout, c'est pour se libérer de la tyrannie de l'opinion, en se demandant si ce qu'ils croyaient était juste, à partir de la question : « *D'où crois-tu ce que tu crois ?* »

XIII,8 [...] Cicéron s'est lui-même objecté cette manière de voir et l'a réfutée de telle sorte qu'en rougissent ceux qui la partagent. Il dit en effet : *Voici des gens, moins philosophes que prompts à discuter, qui disent que « sont heureux ceux qui vivent comme ils le veulent », ce qui revient à ce que nous avons dit : « Comme il plaît à chacun ». Mais il ne tarde pas d'ajouter : « Mais c'est faux. En effet, vouloir ce qui ne convient pas, tel est le plus grand malheur ; car c'est un moins grand malheur de ne pas obtenir ce que l'on veut que d'obtenir ce qu'il*

ne convient pas de vouloir». Tout cela est bien dit et très vrai. En effet, qui donc serait aussi aveugle d'esprit, assez étranger à la lumière de la décence et enveloppé dans les ténèbres de l'indécence, pour appeler heureux celui qui vit d'une manière indigne et honteuse, et qui, sans rencontrer d'interdit ni de punition, et sans que personne n'ose l'en blâmer [...] accomplit toutes ses volontés les plus criminelles et les plus scandaleuses, parce qu'il vit comme il veut, alors qu'en réalité il serait moins malheureux qu'il ne l'est, s'il n'avait pu obtenir ce qu'il voulait. Car c'est par sa volonté mauvaise et elle seule que chacun se rend malheureux, et il est encore rendu plus malheureux par le pouvoir d'accomplir le désir de cette volonté mauvaise. [...] Ne peut donc être heureux que celui qui a tout ce qu'il veut et ne veut rien de mal.

SGJ C'est un peu idéaliste...

JM Forcément puisque c'est l'idéal auquel nous devons nous conformer.

ACG C'est ne pas vouloir plus qu'on ne peut avoir.

JM Oui, c'est éviter la « démesure », l'*hubris*. L'essentiel, c'est de « vouloir selon le bien ».

SGJ Mais il y a des gens qui sont heureux à faire le mal.

ACG Il s'agit alors de pervers et on peut se demander s'ils cherchent le bonheur...

JM On ne peut pas décider à la place des autres pour savoir s'ils sont heureux ou pas. On peut seulement se dire que, si cela les rendait vraiment malheureux, ils ne le feraient pas. On peut penser qu'ils veulent se prouver quelque chose... Mais le cœur de l'homme est très compliqué. Augustin nous met ensuite devant un paradoxe :

XIII, 9 Alors que la vie heureuse repose donc sur ces deux conditions, qu'elle est connue de tous et chère à tous, pourquoi les hommes quand ils ne peuvent avoir ni l'une ni l'autre, préfèrent-ils avoir tout ce qu'ils veulent plutôt que de tout vouloir avec une volonté bonne, même s'ils ne l'obtiennent pas ? Peut-être est-ce la dépravation du genre humain qui explique que, [...] quand manque l'une de ces deux conditions qui permettent d'atteindre la vie heureuse, on choisisse plutôt celle qui s'en éloigne le plus - car celui qui obtient l'objet d'une mauvaise convoitise est plus éloigné de la vie heureuse, que celui qui n'obtient pas ce qu'il désire - alors qu'on devrait plutôt choisir une volonté bonne et la préférer, même si elle ne peut obtenir ce qu'elle désire ?

Voilà, en effet, le comble de l'absurde ! À moins que ce ne soit le comble de la révolte contre Dieu, ou une manière, il est vrai bien illusoire, de se venger de lui que de vouloir devenir encore plus malheureux qu'on ne l'est. Mais on n'aime pas les leçons de morale !

Il est proche d'être heureux celui qui veut selon le bien tout ce qu'il veut, et il sera heureux une fois les biens atteints. Bien sûr, ce ne sont pas les choses mauvaises, mais les choses bonnes qui rendent heureux. De ces choses bonnes, il en possède déjà une, qu'il ne faut pas sous-estimer, à savoir la volonté bonne elle-même, celui qui désire tirer sa joie des biens dont est capable la nature humaine et non dans l'accomplissement ou l'acquisition de quelque mal ; et ces biens, tels qu'ils peuvent être dans cette vie misérable, il les poursuit avec un esprit prudent, tempérant, fort et juste et il les atteint autant que cela lui est donné, de sorte qu'il reste bon jusque dans les maux et que, tous les maux ayant cessé et les biens ayant atteint leur plénitude, il sera heureux.

Il y a une inspiration socratique derrière tout cela – « nul ne fait le mal volontairement » – ce qui veut dire que, lorsqu'on fait le mal, généralement contre les conventions sociales, c'est toujours en croyant qu'on s'en trouvera mieux, ou qu'on y gagnera en puissance, avec un palmarès que les autres n'auront pas. Cependant, si vouloir selon le bien est le seul bien

qui dépende de nous, ce bien est toujours à acquérir contre la tyrannie de nos convoitises qui nous font vouloir des choses interdites, indues, ou que nous ne pourrions que regretter un jour. Certes, on peut toujours dire : « on verra bien », mais il y a l'échéance de notre propre mort qui peut nous amener à penser que tout ne se réduit pas au visible...

Seule la foi nous permet d'avoir, en espérance, tout ce que l'on veut

XIII,10 C'est pourquoi, en cette vie mortelle pleine d'erreurs et d'épreuves, la foi est particulièrement nécessaire, par laquelle nous croyons en Dieu. En effet, tous les biens, quels qu'ils soient, et surtout ceux qui rendent l'homme bon et le rendront heureux, ne peuvent venir à l'homme et lui être accessibles que par Dieu. Et lorsque celui qui est croyant et bon sera passé des misères de cette vie à la vie bienheureuse, alors sera vrai, ce qui est absolument impossible maintenant, que l'homme vivra comme il veut. Car, en cette félicité, il ne voudra pas vivre mal, ni ne voudra ce qui lui manque, ni ne lui manquera ce qu'il voudra. Tout ce qui sera aimé sera présent, et rien ne sera désiré qui ne sera présent. Tout ce qui sera là-bas sera bon et le Souverain Bien sera le Dieu souverain offert à la jouissance de ceux qui l'aimeront avec, comble du bonheur, la certitude qu'il en sera toujours ainsi.

Voilà qui est proprement inimaginable à partir de notre expérience terrestre ! Mais la foi, qui permet de « croire ce qu'on ne voit pas », nous donne l'assurance de jouir pour toujours de ce que nous aurons désiré et voulu en ce monde selon la volonté de Dieu, c'est-à-dire en vue de ce à quoi nous sommes, par nature, « prédestinés » et cela d'autant plus que, pour nous, tout est don de Dieu, sans qui rien ne serait. Donc, pas de place pour l'ennui ! En effet, même si la vie dans l'au-delà nous est absolument inconnue, cela ne veut pas dire qu'elle ne sera pas. Mais on l'imagine comme on peut, à partir de différentes doctrines, sans pouvoir la voir mais seulement y croire, ce qui est par ailleurs un postulat de la morale. Mais Augustin, dans *La Cité de Dieu*, nous rappelle que cela ne sera visible qu'à la fin des temps, quand les anges de Dieu sépareront les bons des méchants.

En fait, maintenant, les philosophes se sont fabriqué leurs vies heureuses comme il a plu à chacun, comme s'ils pouvaient, par leur propre vertu, ce qui est impossible au commun des mortels : vivre comme ils le voudraient. Ils sentaient en effet, que nul ne peut être heureux sans avoir ce qu'il veut et en endurant ce qu'il ne veut pas. Mais quel homme, quelle que soit la vie dans laquelle il trouve sa délectation, et que pour cette raison il appelle heureuse, ne voudrait pas qu'il soit en son pouvoir de l'avoir pour toujours ? Et pourtant qui a ce pouvoir ? Qui *veut* souffrir les épreuves qu'il supporte avec courage, même s'il peut vivre au milieu d'elles de manière louable par sa patience en tenant la justice ? Ceux qui ont supporté ces maux ont pensé qu'ils seraient passagers, que ce soit en désirant obtenir ou en craignant de perdre, de manière inique ou louable, ce qu'ils aimaient. Car beaucoup, à travers des maux passagers, ont tendu avec force vers des biens qui ne passent pas. Ils sont assurément heureux en espérance, même au milieu de maux passagers à travers lesquels ils parviendront aux biens qui ne passent pas. Mais qui est heureux en espérance, n'est pas encore heureux, car il attend, avec patience, une béatitude qu'il ne tient pas encore. Et celui qui, sans cette espérance, ni la perspective d'une telle récompense, se trouve au milieu des tourments, quelle que soit son endurance, n'est pas vraiment heureux, (*beatus veraciter*) mais courageusement malheureux (*miser fortiter*). En effet, n'allons pas dire qu'il

n'est pas malheureux sous prétexte qu'il serait encore plus malheureux s'il ne supportait pas son malheur avec patience !

« Se faire soi-même sa vie heureuse », c'est la manière orgueilleuse des philosophes de vouloir se suffire à eux-mêmes, comme si notre vie n'était pas reçue d'un autre, par la médiation de ce qui nous est extérieur. Certes, ils ont soigné « ce qui dépend de nous » : notre pensée et notre volonté, ce qui n'en dépend pas étant ce qui m'arrive. Ce qui veut dire que la vraie béatitude ne peut être qu'ouverture « bienveillante » à ce qui m'arrive et que la sagesse ne peut être qu'une disponibilité au présent, à ce qui m'est « donné ». Car nous ne nous sommes pas donné l'être et notre être a besoin de se nourrir de ce qui n'est pas nous.

Pas de béatitude sans immortalité

XIII,11 [...] Interrogés sur l'immortalité comme sur la béatitude, tous répondent qu'ils la veulent. Mais, quelle qu'elle soit, la béatitude que l'on recherche ou plutôt que l'on imagine en cette vie, tant qu'on désespère de l'immortalité, sans laquelle il ne peut y avoir de vraie béatitude, est une béatitude de nom plutôt que réelle. Comme nous l'avons dit plus haut et suffisamment établi, celui qui vit heureux, est celui qui vit comme il veut et ne veut rien de mal. Or, ce n'est pas mal vouloir que de vouloir l'immortalité, à condition que la nature humaine soit capable de la recevoir comme un don de Dieu, puisque, si elle n'en est pas capable, elle n'est pas non plus capable de béatitude. Car, pour vivre heureux, il faut vivre ! [...].

Que nous soyons mortels par nature, ou par suite du péché du premier homme, la foi nous fait voir dans notre mort physique le signe d'une autre mort, qui, elle, peut et doit être évitée, la mort spirituelle qui consiste à être coupé de sa source. Mais, à moins de n'être qu'une illusion, cette immortalité pour toujours ne peut être qu'un don de Dieu, un don que nous ne pouvons qu'espérer dans la foi, étant donné que cette immortalité ne nous dispensera pas de vivre notre mort corporelle, puisqu'elle est le contraire d'une survie qui retarderait notre mort.

Je suis très marqué par la parole de Jésus : « *La vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent toi le seul vrai Dieu et celui que tu as envoyé Jésus-Christ* » (Jn17,3). La vie éternelle c'est la vie même de Dieu, qu'il nous est donné de partager. En elle-même, elle est sans commencement ni fin, mais elle commence pour nous, dans le temps, quand nous devenons croyants. La foi est don de Dieu, elle est relation. Elle ne naît pas d'une auto-persuasion et s'en faire une image risque fort de faire écran et de nous empêcher de la recevoir et de la vivre. Elle est, bien plutôt, au-delà de nos préjugés, une plongée dans la réalité véritable : la rencontre de ce qui ne peut être plus vrai. Ainsi croire que le monde est créé ne veut pas dire que nous sachions *comment* il a commencé, mais qu'il dépend tout entier de Dieu, ce qui, pour nous, lui donne sens (« Et Dieu vit que cela était bon »). Quant à la recherche scientifique, elle butera toujours sur la question : « Et avant ? ». Or Dieu n'est pas « avant », mais ce principe invisible et stable sans lequel le visible ne serait pas.

Incertitudes des philosophes, certitude de la foi.

XIII,12 La nature humaine reçoit-elle cette immortalité qu'elle reconnaît pourtant comme désirable ? Voilà qui n'est pas une petite question ! Mais avec la foi, présente en ceux à qui Jésus a donné *la possibilité de devenir enfants de Dieu* (Jn1,12), la question ne se pose plus. Parmi ceux qui s'efforcent de trouver une réponse avec des argumentations humaines, bien peu, pourtant doués d'un puissant génie, jouissant d'abondants loisirs, et connaissant les doctrines les plus subtiles, ont pu parvenir à découvrir quelque chose à propos

de la seule immortalité de l'âme. Et pourtant ils n'ont pas trouvé, pour cette âme, une vie heureuse stable, c'est-à-dire vraie ; ils ont même dit qu'après avoir connu la béatitude, elle revenait aux misères de cette vie. Et ceux d'entre eux qui rougirent d'une telle affirmation (*sententia*) et pensèrent que l'âme, une fois purifiée, devait être placée sans son corps dans une béatitude éternelle, ceux-là ont une telle position sur l'éternité du monde revenant sur ses pas qu'ils réfutent eux-mêmes leur affirmation sur l'âme, ce qu'il serait trop long de développer ici, mais j'estime m'en être suffisamment expliqué dans le livre XII de *la Cité de Dieu*, chapitre 20.

Ce qui est compliqué, c'est d'essayer de comprendre ce qui, pour nous, sur cette terre, reste inimaginable et que, pour cette raison, certains rejettent comme impossible, alors qu'il nous est naturel de recevoir ce que nous n'avons pas pu nous donner, ou encore d'avoir affaire à de l'invisible (cf. les mathématiques), nous qui ignorons le futur, ou encore d'avoir, dans la mesure où cela nous a été rappelé, connaissance en nous de certaines valeurs que nous conservons en raison de leur cohérence, car, entre autres, il vaut mieux vivre dans la justice que dans l'injustice. Et l'enfer nous dit que nous avons la possibilité de refuser Dieu pour toujours, ce qui ne devrait pas être négligeable !

Quant à cette foi, ce n'est pas à partir d'une argumentation humaine, mais à partir de l'autorité divine, qu'elle promet que l'homme tout entier sera immortel, lui qui est composé d'une âme et d'un corps, et qui, ainsi, sera véritablement heureux. Voilà pourquoi, après avoir dit dans l'Évangile que Jésus a donné *le pouvoir de devenir enfants de Dieu à ceux qui l'ont reçu* ; avoir expliqué brièvement ce que c'est que le recevoir en disant : *à ceux qui croient en son nom* ; avoir ajouté de quelle manière deviennent enfants de Dieu *ceux qui sont nés ni du sang, ni d'une volonté charnelle, ni de la volonté d'un homme (viri), mais qui sont nés de Dieu (Jn1,13)*, pour que la faiblesse des hommes, que nous voyons et portons en nous, ne désespère pas d'atteindre une telle excellence, il ajoute : *« Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous » (Jn1,14)*, afin de nous convaincre, par le contraire, de ce qui nous semblait incroyable. En effet, si le Fils de Dieu par nature, s'est fait, par miséricorde pour les fils d'hommes, fils de l'homme [...], combien plus est-il crédible que ceux qui par nature sont fils de l'homme, deviennent par grâce de Dieu, fils de Dieu, et habitent en Dieu en qui et par qui seul ils peuvent être heureux, en devenant participant à son immortalité, ce pour quoi le Fils de Dieu s'est fait participant de notre mortalité.

Les philosophes ne parlaient que de l'immortalité de l'âme alors que le christianisme parle de la résurrection de la chair.

ACG. Moi je n'y crois pas. Je ne vois pas comment on peut se retrouver en chair et en os.
JM La seule chose qui puisse m'aider à y croire, c'est le fait que Jésus soit ressuscité et que notre corps, comme le sien, n'aura pas les propriétés qu'il a actuellement. Saint Paul parle de « corps spirituels ». Pour nous, c'est proprement inimaginable ! Et il ne s'agira certainement pas pour nous de recommencer une nouvelle vie sur cette terre !

C'est pour nous convaincre de ce qui nous semble incroyable, de pouvoir, par la foi, devenir enfants de Dieu et vivre de sa vie, que le Verbe s'est fait chair et qu'il a habité parmi nous. Voilà, dans l'autre sens, ce qui est tout aussi incroyable. Mais parce que cela a eu lieu, il nous est plus facile d'y croire à partir des témoignages que nous en avons reçus. *Fides ex auditu*. En effet, la foi de chacun ne se confond pas avec la doctrine que tous peuvent lire : comme cela a été dit plus haut, en XIII,5, alors que nous avons tous un visage, chacun a le sien, et qui se transforme au fil du temps (cf. XIII,5).

La spécificité de la foi chrétienne.

XIII,13 Il en est qui disent : « Dieu n'avait-il pas d'autre moyen de délivrer l'homme de la misère de sa mortalité, que de vouloir que son Fils, qui lui est coéternel, en tant que Dieu, se fasse homme, en revêtant une âme et une chair humaines et, devenu mortel, qu'il souffre la mort ? ». C'est peu, pour leur répondre, que de soutenir que ce moyen par lequel Dieu a daigné nous libérer - *par le Christ Jésus homme, Médiateur entre Dieu et les hommes (1Tm2,5)* - est bon et conforme à la dignité divine : il faut aussi montrer qu'aucun autre moyen ne manquait à Dieu à la puissance de qui tout est également soumis, mais que, pour guérir notre misère, il n'y avait, ni ne pouvait y avoir, de moyen plus adapté (*convenientiorem modum*). En effet, qu'y avait-il d'aussi nécessaire pour relever notre espérance et pour libérer nos pensées de mortels abattues par cette condition mortelle de désespérer de l'immortalité, que de nous montrer combien nous comptions pour Dieu et combien il nous aimait ? Et quelle preuve plus évidente et plus éclatante que celle-là : le Fils de Dieu immuablement bon, restant en lui-même ce qu'il était, et recevant de nous, pour nous, ce qu'il n'était pas, a daigné, sans rien perdre de sa nature, prendre la nôtre en partage et porter nos maux sans avoir jamais commis aucun mal ; et ainsi, en nous qui croyons désormais combien Dieu nous aime, en nous qui espérons désormais ce dont nous désespérions, Dieu, par une largesse toute gratuite, répand sur nous ses dons, sans que nous les ayons mérités ; bien plus, alors même que nous avons auparavant démérité par nos mauvaises actions.

Dieu n'a donc pas trouvé de moyen plus adapté pour « nous délivrer de la misère de notre mortalité » que celui de se faire homme et de se laisser injustement mettre à mort. En effet, ce qui rend sa mort unique c'est qu'il l'ait subie en étant à la fois homme et Dieu : « sans rien perdre de sa divinité », et en « portant nos maux sans avoir jamais commis aucun mal ». Tel est le « spectacle », le comble de l'injustice, annoncé par le prophète Zacharie : « ils verront celui qu'ils ont transpercé », cité par l'évangéliste Jean après la mort de Jésus (Za 12,10, LXX, cité en Jn19,37). Et c'est ce même Évangile qui nous rapporte le dialogue de Jésus avec Pilate au sujet de la vérité : c'est pour témoigner de la vérité que Jésus est venu dans ce monde et s'est heurté au refus des hommes, ce qui ne pouvait se terminer que tragiquement.

ACG Les apôtres eux-mêmes ont eu du mal à croire...

JM « *Heureux ceux qui croiront sans avoir vu* ». Cela ne veut pas dire seulement qu'ils auront de la chance, mais qu'il est essentiel à l'homme de croire sans voir, c'est-à-dire de dépasser le visible vers quelque chose de plus important, de dépasser l'horizon matériel.

ACG C'est donc beaucoup nous demander à nous.

JM Mais nous, nous venons après, ce qui nous donne de pouvoir apprendre quelque chose des Apôtres et des saints, si du moins nos cœurs ne sont pas fermés à cette bonne nouvelle.

Que, selon le monde, cette mort n'ait rien changé au cœur des hommes ne s'explique que par leur refus de voir et de croire, qui n'est rien d'autre que le péché. Or, il y a au moins deux choses qui ont changé. D'abord, l'existence de l'Église qui, malgré ses divisions et ses péchés qui en font parfois un repoussoir, continue, depuis vingt siècles, à engendrer des saints et à répandre la « bonne nouvelle » du salut dans le monde entier. Et ensuite, conséquence de cette évangélisation, la mise en place d'un calendrier universel ayant pour point de départ la naissance du Christ (même si cette date s'est avérée par la suite historiquement inexacte), aussi bien en direction du passé que de l'avenir, ce qui a permis d'harmoniser les différentes histoires, chacune ayant un point de départ différent.

SGJ L'incarnation est un mystère encore plus prodigieux que le miracle de la résurrection.

JM C'est effectivement ce qui est dit à la fin de ce que nous avons lu. Mais continuons :

XIII, 14 [...] « *Si, alors que nous étions ses ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils, combien plus, une fois réconciliés seront nous sauvés par sa vie* » (Rm5,10) [...] C'est donc qu'avant cette grâce, nous n'étions pas des pécheurs quelconques, mais que, dans de tels péchés, nous étions des « ennemis de Dieu ». [...] : « *Si, en effet, le Christ, alors que nous étions encore faibles (infirmi), au temps fixé, est mort pour les impies* » (Rm5,6) ... Ces faibles, il les nomme aussi « impies ». La faiblesse semble quelque chose de peu grave, mais parfois elle est telle qu'elle est nommée « impiété ». Cependant, sans infirmité, il n'est pas besoin de médecin, ce qui se dit en hébreu « Jésus », en grec « Sôter », et dans notre langue « Salvator » (Sauveur). Un mot qui ne faisait pas partie de notre langue, mais qu'elle pouvait se donner, comme elle le put quand elle l'a voulu. [...]

« Justifiés par son sang » 1 :39 :10

XIII,15. Mais que signifie : « *Justifiés dans son sang* » (Rm5,9) ? Quelle est la puissance de ce sang, je le demande, pour qu'en lui soit justifiés ceux qui croient ? Et que signifie « *Réconciliés par la mort de son Fils* » (Rm 5,10) ? Serait-ce que Dieu le Père, étant irrité contre nous, a vu son Fils mourir pour nous et déposé sa colère contre nous ? Son Fils était-il donc déjà apaisé en notre faveur au point aussi de mourir pour nous, alors que le Père restait encore tellement irrité contre nous qu'il ne pouvait être apaisé que si le Fils mourrait pour nous ? Et que signifie cet autre passage du Docteur des Nations : « *Que dirons-nous après cela ? Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous, lui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais l'a livré pour nous tous, comment ne nous aurait-il pas donné avec lui toutes choses* » (Rm8, 31-32) ? Est-ce que, s'il n'avait pas déjà été apaisé, le Père, sans l'épargner, nous aurait livré son propre Fils ? Cette phrase ne semble-t-elle pas contredire la précédente ? Dans celle-là le Fils est mort pour nous et par sa mort a réconcilié le Père avec nous (Rm5,6-10) ; alors que dans celle-ci, le Père lui-même, à cause de nous, comme s'il nous avait aimés le premier, n'épargne pas son propre Fils et le livre pour nous à la mort (Rm 8,32). Mais je vois aussi que le Père nous a aimés non seulement avant que son Fils ne meure pour nous, mais « *avant la fondation du monde* » (1Pt 1,20), l'Apôtre en témoignant en disant : « *Selon qu'il nous a élus en lui avant la fondation du monde* » (Ep1,4). Et le Fils, que son Père n'a pas épargné, n'a pas été livré pour nous comme malgré lui, car de lui aussi l'Apôtre nous dit : « *Lui qui m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi* » (Ga 2, 20). Le Père, le Fils et leur Esprit commun, font donc tout ensemble également et dans un parfait accord, même si nous sommes *justifiés par le sang du Christ et réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils* (Rm5,9-10). Comment cela s'est-il fait, je vais aussi l'expliquer ici, comme je pourrai et autant que cela me semblera nécessaire.

Dès l'origine, avant la création du monde, Dieu est « *ami de l'homme* », une formule que les orthodoxes aiment répéter dans leur liturgie. Nous lui devons non seulement d'être, mais encore d'être aimés par lui, ce qui, à la différence de notre être, suppose que nous l'aimions en retour, d'un amour qui, pour nous, est lumière et vie. En effet, contre ceux qui disent que nous sommes tous enfants de Dieu, il faut reconnaître notre double dépendance : comme créatures, sans que nous n'ayons pu rien demander, et comme « adoptés » par amour, ce qui suppose notre libre adhésion, dans la foi, alors que nous pouvons tout aussi bien le refuser. Mais l'amour est relation, tout comme la grâce. Et si

nos amours humaines peuvent manquer de réciprocité, comment savoir de Dieu qu'il m'aime si je ne l'aime pas ? La grâce suppose toujours d'être accueillie, ce qui ne veut pas dire que c'est moi qui me le donne. Et, si je peux parler de grâce c'est que, l'ayant reçue, ma vie s'en est trouvée transformée ! Au moins dans mon désir de changer...

Telle est la « bonne nouvelle » qui nous est *révélée*, mais qu'un autre récit, inauguré par celui du serpent de la *Genèse*, cherche à rendre inaudible : celui d'un Dieu pervers et jaloux, avide de vengeance et qui nous voudrait du mal. Il y a donc, d'une part, ce que nous dit le Dieu d'Abraham et de Jésus-Christ, ce qu'il nous révèle en s'adressant à chacun, à travers le témoignage de ceux qui ont cru en lui, et, d'autre part, le discours que les hommes se sont forgé sur Dieu, un Dieu à leur image, avec la conviction de le bien connaître, que ce soit pour le mettre à leur service, y compris dans leurs entreprises injustes, ou pour dire que, compte tenu de la définition qu'ils s'en sont donnée, il n'existe pas et que, si nous voulons être libres de toute illusion, il importe de faire taire tout discours qui pourrait réveiller son cadavre. Ce qui est, de la part de l'homme, une décision tout à fait arbitraire puisqu'elle exclue toute remise en question. Mais tel est le discours du serpent qui cherche à rendre inaudible celui qui nous vient de Dieu.

Or, avec la mort du Christ, nous ne sommes plus dans le mécanisme victimaire de la logique sacrificielle qui, comme l'a montré René Girard, ne peut fonctionner que de manière inconsciente, comme quand on n'a pas d'autre moyen de s'unir que de combattre un ennemi commun. Avec la mort du Christ nous entrons dans une opération vérité.

Mais comment sommes-nous justifiés par le sang du Christ ?

La grande misère du genre humain au pouvoir du diable

XIII,16 *C'est par une certaine justice de Dieu que le genre humain a été livré au pouvoir du diable, le péché du premier homme s'étant transmis de manière originelle à tous ses descendants nés de l'union de l'un et l'autre sexe, la dette des premiers parents engageant tous leurs descendants.*

Si le genre humain a été livré au pouvoir du diable, c'est essentiellement parce que le premier homme a cru le diable plutôt que Dieu : il a cru le mensonge du diable et, prisonnier de ce discours, privé de la vie de Dieu et de son intimité avec lui, il va connaître la mort corporelle comme tous les vivants de cette terre, au point d'en oublier ce qui l'en différencie : qu'il a été créé *à l'image et à la ressemblance de Dieu*, en vue de partager sa vie. C'est ainsi que, selon les mots de l'Épître aux Éphésiens (Ep 2,1-3), nous sommes devenus « *les fils de la défiance* » agissant « *selon les convoitises de la chair* », « *enfants de la colère* ». Et c'est ce mensonge qui, sur la croix, va se retourner contre le diable, mais seulement pour ceux qui croient en Jésus au point de ne plus pouvoir croire le diable. Encore faut-il regarder la croix, avoir le courage de la regarder, comme la suite logique du discours du diable, devenu si assourdissant de nos jours qu'on ne le remarque plus !

XIII,16 [...] Quant à la manière dont l'homme a été livré au pouvoir du diable, on ne doit pas le comprendre comme si Dieu l'avait fait ou avait ordonné qu'il en soit ainsi. Il l'a seulement *permis*, mais *avec justice*. Car, dès qu'il eut abandonné celui qui péchait, l'auteur du péché s'est emparé de celui-ci. Mais Dieu n'a pas complètement abandonné sa créature au point de ne pas se montrer à lui comme Dieu créateur et qui donne la vie, et qui, même pour les méchants, mêle aux maux de la punition de très nombreux biens. *Dans sa colère, il n'a pas mis fin à ses miséricordes* (cf. Ps 76,10). Et il n'a pas soustrait l'homme à la loi de sa puissance quand il a permis qu'il soit au pouvoir du diable, quand le diable lui-même n'échappe pas à la puissance du Tout-Puissant, non plus d'ailleurs qu'à sa bonté. De fait, d'où les anges mauvais subsisteraient-ils si ce n'est par celui *qui vivifie*

toutes choses (1Tm6,13) ? Si d'avoir commis des péchés a, par la juste colère de Dieu, soumis l'homme au diable, sans nul doute la rémission des péchés a, par la bienveillante réconciliation de Dieu, arraché l'homme au diable.

C'est en l'écoutant que nous nous sommes soumis au « Père du mensonge » (Jn8,44) qui ne peut être que le diable. D'une manière cachée, il a pris pour nous la place de Dieu. Mais seulement pour nous, car Dieu, en lui-même, n'en est pas affecté et continue à faire pleuvoir et lever son soleil sur les bons et sur les méchants. C'est aux yeux du pécheur qui reconnaît ses fautes que Dieu est « en colère », et s'il ne l'était pas, il serait complice de l'injustice, tout étant comme s'il n'y avait pas d'injustice, comme si tout était « sans importance », alors que, quand nous sommes éprouvés ou victimes d'une injustice, nous avons bien du mal à la supporter. Mais Dieu donne vie à tout ce qui vit, y compris au diable et aux méchants, comme s'il laissait à ces derniers, le temps de se repentir et de revenir vers lui.

Ce n'est pas par la puissance de Dieu, mais par sa justice que le diable a dû être vaincu

XIII,17 *Ce n'est pas par la puissance, mais par la justice que le diable a dû être dominé. Car qu'y a-t-il de plus puissant que le Tout-Puissant ? Ou encore quelle créature a un pouvoir comparable à celui du Créateur ? Mais alors que le diable, par le vice de sa perversité, s'est fait amateur de puissance, déserteur et assaillant de la justice - c'est ainsi que les hommes l'imitent d'autant plus qu'ayant abandonné et haï davantage la justice, ils recherchent la puissance, se réjouissent de la posséder ou brûlent pour elle de convoitise - il a plu à Dieu, afin d'arracher l'homme au pouvoir du diable, que le diable soit vaincu non par la puissance, mais par la justice. Et c'est ainsi que les hommes qui imitent le Christ cherchent à vaincre le diable par la justice et non par la puissance.*

Le propre du diable et de ses victimes devenues des esclaves à son service, est de prendre la force pour la justice – de ne reconnaître que la loi du plus fort –, ce qui explique, entre autres, la faiblesse apparente des démocraties, quand on sait la fragilité des opinions et que tout se décide à la majorité des voix, et donc dans un rapport de forces. Mais vaincre le mal par la justice et non par la puissance, ce que saint Paul appelle « la faiblesse de Dieu, plus forte que les hommes » (1Co1,25), c'est précisément ce que nous donne à voir la Croix du Christ.

XIII,17 [...] Non que la puissance soit à fuir comme quelque chose de mal, mais l'ordre doit être respecté en vertu duquel la justice est première. Et de fait quelle peut bien être la puissance des mortels ? Que les mortels s'en tiennent donc à la justice, la puissance sera donnée aux immortels. [...] Mais la puissance doit suivre la justice et non la précéder, aussi est-elle placée parmi les choses secondaires, (*res secundae*), c'est-à-dire « qui répondent aux espérances » (*prosperis*), *secundae* venant de *sequando*, « en suivant ». En effet, comme nous l'avons dit plus haut, deux choses sont requises pour être heureux : vouloir le bien et pouvoir ce que l'on veut. Comme nous l'avons noté dans notre discussion, dans ces deux choses qui rendent heureux, il n'y a donc pas de place pour une inversion qui consisterait, pour l'homme, à choisir de pouvoir ce qu'il veut en négligeant de vouloir ce qui convient, alors qu'il devrait d'abord avoir une volonté bonne et seulement ensuite une grande puissance. Or, pour être bonne, une volonté doit être débarrassée de ses vices, car si l'homme est vaincu par eux, sa défaite consiste à vouloir le mal, et alors, comment sa volonté sera-t-elle bonne ? C'est pourquoi il est souhaitable que la puissance nous soit donnée, mais contre les vices, alors que les hommes ne veulent pas

être puissants pour vaincre leurs vices, mais pour vaincre les hommes. Mais pourquoi, sinon pour être de vrais vaincus qui vainquent faussement, vainqueurs non pas en vérité, mais selon l'opinion ? L'homme veut être prudent, il veut être courageux, il veut être tempérant, il veut être juste, mais pour que cela lui soit possible en vérité, il faut qu'il souhaite devenir vraiment puissant, qu'il aspire à devenir puissant en lui-même et, de manière étonnante, contre lui-même, pour lui-même (*adversus se ipsum, pro se ipso*). Quant à ce qu'il veut d'une volonté bonne et ne peut cependant pas avoir, comme l'immortalité et la vraie et pleine félicité, qu'il ne cesse de les désirer et de les attendre avec patience.

C'est la justice qui apporte le pouvoir d'avoir ce qu'on veut parce qu'elle nous fait seulement vouloir ce que Dieu veut.

La justice victorieuse du Christ sur la Croix

XIII,18 Quelle est donc cette justice par laquelle le diable a été vaincu ? Quelle est-elle sinon la justice de Jésus-Christ ? Et comment le diable a-t-il été vaincu ? Parce qu'il a mis à mort celui en qui il n'a pourtant rien trouvé qui méritât la mort. Et il est donc juste que les débiteurs qu'il retenait soient remis en liberté, eux qui croient en celui qu'il a mis à mort alors qu'il n'avait pas de droits sur lui. Voilà en quoi nous pouvons nous dire justifiés *dans le sang du Christ* (Rm5,9), car c'est ainsi que ce sang innocent a été répandu *pour la rémission de nos péchés*.

Le texte est à lire avec attention. Certes, « *Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la Vérité* » (1Tm2,4) : il ne veut donc damner personne. Mais seuls peuvent être libérés du filet du diable, le Père du mensonge, « *ceux qui croient que le Christ a été mis à mort sans raison* ». C'est pourquoi, à la dernière Cène, juste avant sa mort, Jésus a dit que son sang « *sera versé pour la multitude* (περὶ πολλῶν) *en vue de la rémission des péchés* » (Mt26,28) et c'est encore à des « croyants » que Paul écrit : « *Rendant grâce au Père qui nous a rendus capables d'avoir part à l'héritage des saints dans la lumière, qui nous a délivrés de la puissance des ténèbres et nous a transportés dans le Royaume du Fils de son amour ; en qui nous avons la rédemption la rémission des péchés...* » (Col1,12-14). Mais reprenons le texte :

De là vient que, dans les Psaumes, il se dit : « *libre parmi les morts* » (Ps 87,6) : il est en effet le seul à être mort libre de toute dette envers la mort. Aussi dit-il dans un autre Psaume : « *J'ai payé ce que je n'avais pas volé* » (Ps 68,5), le « vol » voulant dire s'arroger un droit que l'on n'a pas. De là aussi, ce qu'il dit de sa bouche de chair, comme on peut le lire dans l'Évangile : « *Voici que vient le prince de ce monde et il n'a rien en moi* »¹ (Jn14,30), c'est-à-dire aucun péché. Mais, ajoute-t-il, « *pour que tous sachent que je fais la volonté de mon Père, levez-vous, partons d'ici* » (Jn14,31). Et de là, il se dirige droit vers sa Passion, afin de payer pour nous, ses débiteurs, ce que lui-même ne devait pas.

Est-ce que le diable aurait été vaincu d'une manière tout aussi juste (*jure aequissimo*), si le Christ avait voulu agir contre lui par la puissance et non par la justice ? Non, il a fait passer après ce qu'il pouvait, pour faire ce qu'il fallait. Mais pour cela, il fallait qu'il soit à la fois homme et Dieu. S'il n'avait pas été homme, en effet, il n'aurait pas pu être tué ; et s'il n'avait pas été Dieu, nul n'aurait cru qu'il n'avait pas voulu ce qu'il pouvait, mais, au contraire, qu'il n'avait

¹ Jn 5,30 ἔρχεται γὰρ ὁ τοῦ κόσμου ἄρχων, καὶ ἐν ἐμοὶ οὐκ ἔχει οὐδέν.

pas pu ce qu'il voulait : nous n'aurions pas pensé qu'il avait préféré la justice à la puissance, mais que la puissance lui avait manqué.

De fait, il a souffert pour nous comme un homme parce qu'il était homme, mais s'il ne l'avait pas voulu, il aurait pu tout aussi bien ne pas souffrir, puisqu'il était également Dieu. Aussi la justice s'est-elle faite *plus gracieuse (gratior)* dans l'humilité, parce que, s'il n'avait pas choisi l'humilité, il aurait pu ne pas souffrir, tant était grande sa puissance dans sa divinité. Et ainsi, par la mort de celui qui est puissant, à nous qui sommes des mortels impuissants, la justice fut recommandée et la puissance promise, la première par sa mort et la seconde par sa résurrection. Qu'y a-t-il de plus juste, en effet, que d'aller, pour la justice, *jusqu'à la mort de la croix (Ph 2 78)* ? Et qu'y-a-il de plus puissant que de ressusciter des morts, et de monter au ciel avec la chair même dans laquelle il a été mis à mort ? Et il a vaincu le Diable d'abord par la justice et ensuite par la puissance : par la justice puisqu'il n'avait aucun péché, et qu'il fut mis à mort par lui de la manière la plus injuste ; et par la puissance puisque, *mort, il est revenu à la vie pour ne plus jamais mourir (Rm6,9)*.

Comment traduire *gratior* ? « Plus gratuite », « plus aimable », « plus apte à attirer la reconnaissance » ? Disons : comme ouvrant davantage au jeu dialogué de la grâce.

Mais il aurait vaincu le diable par sa puissance, quand bien même il n'aurait pas pu être tué par lui, bien que ce soit le fait d'une plus grande puissance de vaincre la mort elle-même en ressuscitant que de l'éviter en vivant. Mais c'est pour une autre raison que nous sommes justifiés *dans le sang du Christ*, quand, par la rémission des péchés, nous sommes arrachés à la puissance du diable ; cela est dû au fait que le diable a été vaincu par le Christ par la justice et non par la puissance. Car c'est à partir de la faiblesse reçue de notre chair mortelle, et non de sa puissance immortelle, que le Christ a été crucifié. Et c'est de cette faiblesse que l'Apôtre a dit : « *La faiblesse de Dieu est plus forte que les hommes* » (1Co 1,25).

Si la résurrection du Christ est la preuve définitive et irréfutable de sa victoire sur celui qui a conduit les hommes à le mettre à mort, cette victoire est déjà visible sur la croix, mais seulement à ceux qui verront dans cette mort la suprême injustice. C'est par elle que le mensonge au sujet de Dieu qui, depuis l'origine, empoisonne et emprisonne l'humanité, fut tout d'un coup démasqué. C'est lui-même qui l'a dit à Pilate : Jésus est mort en témoin de la vérité. Comme certains autres hommes, mais, lui était Dieu, ce que ces autres hommes n'étaient pas, et totalement innocent, ce que les autres victimes de l'injustice n'étaient pas totalement puisqu'on a trouvé en eux de quoi les mettre à mort. Mais voici le plus important : par son humilité jusqu'à la mort de la croix, il a disqualifié la puissance en mettant la justice à la première place, celle qu'elle devrait toujours avoir pour nous les hommes, qui dans notre faiblesse et notre peur de la mort, sommes sans cesse tentés de recourir à la puissance. Or, par le Christ, « *le diable a été vaincu alors qu'il se croyait vainqueur* » Et c'est bien ce que Jésus dit à Paul sur le chemin de Damas : « *Je t'ai délivré du milieu de ce peuple et des païens auxquels maintenant je t'envoie, pour leur ouvrir les yeux, afin qu'ils passent des ténèbres à la lumière et de la puissance de Satan à Dieu, et qu'ainsi, en croyant en moi, ils reçoivent la rémission de leurs péchés, et prennent part à l'héritage des saints.* » (Ac 26,17-18)

XIII,19 [...] Dans cette rédemption, c'est à titre de rançon que le sang du Christ a été donné pour nous par lequel le diable, en le recevant, ne fut pas enrichi, mais

enchaîné de sorte que nous soyons libérés de ses liens et qu'il n'entraîne pas avec lui dans la ruine d'une seconde et éternelle mort (Ap21,8), enveloppé dans les filets du péché, aucun de ceux que le Christ, libre de toute dette, a rachetés par son sang versé ; mais seulement s'ils meurent dans la grâce du Christ, préconnus, prédestinés, « élus avant la constitution du monde » (Ep1,4), mourant comme le Christ est mort pour eux, de la seule mort de la chair, non de l'esprit.

La libération du filet de Satan est définie comme le passage des ténèbres à la lumière, ou comme la sortie du mensonge sur Dieu et donc comme la prise de conscience de ce qu'est, et devrait être, notre relation avec lui, alors qu'il nous ouvre à sa propre vie, en nous donnant la grâce de la partager dès maintenant dans la justice et la sainteté...

SGJ Mais pourquoi une telle tragédie ? A-t-elle été « nécessaire » ?

JM C'est ce à quoi Augustin vient de répondre : La meilleure solution, pour changer le cœur de l'homme, afin qu'il cesse de préférer la puissance à la justice, était que le diable soit vaincu par la justice et non pas la puissance. Or, la mort du Christ sur la croix, pour quiconque ose la regarder, est la suprême injustice, car, chose unique dans toute l'histoire des hommes, le Crucifié était Dieu. C'est ainsi que le mensonge du diable, qui continue à nous faire préférer la puissance à la justice, a été « démasqué », au point que ceux qui en prennent conscience ne peuvent plus l'écouter... Mais une chose est de prendre conscience d'une telle « victoire de Dieu » sur le mal, autre chose est de tenter de la définir par des mots. C'est pourquoi la rédemption est un mystère que chacun ne finira jamais d'approfondir pour son propre compte... Et si les gens ne veulent pas reconnaître ce fait qui a « troué » l'histoire, ne serait-ce que par la naissance de l'Église, du côté du Crucifié, ou s'ils ne le peuvent pas, c'est qu'ils sont, sans le savoir, prisonniers du discours du diable, justement nommé « le Prince de ce monde » (Jn 14,30) : ils pensent comme tout le monde.

AK Je viens ici pour connaître la pensée de saint Augustin, excuse-moi, Jean, je ne crois pas un mot de tout cela, tout cela est inventé par les hommes... Cette doctrine a été écrite quatre cents ans après, mille ans après...

JM Il y a là matière à une mise au point historique... Mais pour que cela soit écrit à un certain moment du temps, il a bien fallu qu'on en parle avant. La source de la foi n'est pas dans un texte, mais dans la présence de Jésus mort et ressuscité qui continue à toucher des cœurs.

AK Mais à un moment, pour ramener les gens à Dieu, il a fallu leur montrer un Dieu sanguinolant...

JM Mais dans quel intérêt alors qu'il est naturel de croire à la puissance, à ce qui réussit !

AK Chez moi, qui suis d'origine arménienne, il n'y a pas de Christ en croix, mais des croix fleuries.

SGJ La croix fleurie évoque la résurrection, ce qui n'enlève rien à la crucifixion...

JM Certes le spectacle de la Passion n'est pas du tout agréable...

SGJ Mais il faut en tenir compte...

JM Ce qui est à comprendre, c'est que le salut annoncé par le christianisme n'est pas quelque chose d'extérieur à l'homme, comme la venue d'un extraterrestre qui aurait par sa puissance changé le cours du monde. Il suppose notre collaboration, notre prise de conscience...

ACG Mais elle arrivera quand, cette prise de conscience ?

JM Comme la foi, cette prise de conscience ne peut-être qu'individuelle, mais à partir d'un événement unique qui a eu lieu une fois pour toutes. Et, d'autre part, personne ne connaît l'heure de sa propre mort.

ACG Le problème pour moi est de savoir quand s'arrêtera tout ce processus, sans qu'on soit obligé de se persuader... On est là pour nourrir sa foi...

JM Je pense que l'incroyance des autres est une manière pour nous, croyants, de prendre conscience de ce que nous croyons. Ce qui me semble important dans ce que nous avons vu aujourd'hui, ce sont ces deux discours : celui du diable, qui est celui du monde dans lequel on croit bien plus naturellement à la puissance qu'à la justice, au point que l'on puisse dire que, si la croix n'a rien changé, c'est que tout a été inventé par des hommes alors que c'est totalement invraisemblable pour le monde ; et, d'autre part, le discours de Dieu qui a bien du mal à se faire entendre, un discours très particulier car, si, dans les

Écritures, il a une dimension littéraire qui relève de la science historique, il ne peut être compris que dans la foi, ce qui suppose que l'on accepte que la réalité puisse être tout à fait différente de ce que l'on en attendait et de ce que l'on peut en dire...

AK Le problème de la foi, c'est qu'on ne peut pas dire à l'autre qu'il se trompe. Personne ne peut prouver quoi que ce soit. Pour moi, Jésus n'est pas Dieu. [...]

JM On ne peut juger de la foi de quelqu'un, mais on le doit de la cohérence d'une doctrine.

Les maux de ce monde tournent au bien des élus.

XIII, 20. En effet, même si la mort de la chair vient originellement du péché du premier homme, c'est pourtant son bon usage qui a fait la grande gloire des martyrs. Voilà pourquoi, même après la rémission des péchés, non seulement la mort, mais tous les maux de ce siècle, toutes les souffrances et les peines des hommes, bien qu'ils fussent la rançon des péchés et surtout du péché originel - duquel vient que la vie même a été enchaînée dans les liens de la mort -, ont dû subsister, puisque c'est à partir d'eux que l'homme combat pour la vérité et que peut s'exercer la vertu des fidèles.

Le Royaume de Dieu n'est pas de ce monde et l'on ne peut y entrer que par la foi qui est toujours quelque chose de personnel et de singulier puisqu'elle ne peut être connue que de celui qui l'a. Apparemment, la mort du Christ n'a rien changé au cœur des hommes qui semblent même s'enfoncer de plus en plus dans le mensonge qui conduit à refuser d'entendre la vérité, non seulement au sujet des événements, mais surtout au sujet de l'homme, que l'on voit de plus en plus traité comme une chose, évalué au poids de sa valeur marchande. C'est toujours la puissance qui est recherchée - mais contre les autres, et non contre ses vices - au lieu de la justice.

Mais depuis la victoire de la Croix, préparée par la promesse faite à Abraham et par les prophètes d'Israël, la cité de Dieu a pris racine dans le monde : invisible, certes, « *dans le monde sans être du monde* » (cf. Jn17), en exil loin de sa patrie, mais c'est vers cette patrie que, « sel de la terre » et « lumière du monde », le peuple des rachetés s'avance dans la foi, l'espérance et la charité.

XIII,20 [...] Le diable, en effet, destitué et expulsé loin du cœur des fidèles, sur lesquels, bien que damné il lui était permis de régner tant qu'ils étaient dans un état de damnation et d'incroyance, n'a la permission de les attaquer durant cette vie mortelle que dans la mesure où Dieu sait que cela leur sera utile. C'est ce que nous apprennent les saintes Écritures par la bouche de l'Apôtre : « *Dieu est fidèle, lui qui ne permettra pas que vous soyez tentés au-delà de vos forces ; mais, avec la tentation, il ménagera aussi une heureuse issue, en vous donnant le pouvoir de la supporter* » (1Co 10,13). Ces maux, pieusement supportés, servent aux fidèles à se corriger de leurs péchés, à exercer et à éprouver leur justice, à leur montrer la misère de cette vie, afin de leur faire désirer plus ardemment et rechercher plus instamment cette vie où sera le vrai et durable bonheur. [...] Vient ensuite le texte que j'ai déjà cité : « *Que répondre à cela ? Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Lui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment avec lui ne nous aurait-il pas tout donné* » (Ro 8,31-32) ?

La principale utilité de la tentation est de nous guérir de notre orgueil...

XIII,22 [...] « Il convenait enfin à la justice et à la bonté du Créateur que le démon fut vaincu par cette même créature raisonnable qu'il se flattait d'avoir vaincue, et par une créature issue de cette même race qui, corrompue à l'origine, était dans sa totalité par la faute d'un seul au pouvoir du démon.

Voilà une remarque non négligeable ! Tout est trop vrai pour avoir été inventé.

Conclusion

XIII,24. [...] En référant la grâce à la science, la vérité à la sagesse, je pense que nous n'allons pas contre la distinction que nous avons proposée. Dans les choses qui prennent naissance dans le temps, la grâce suréminente et l'union de l'homme à Dieu dans l'unité d'une même personne ; dans les choses éternelles, la vérité suréminente, droitement attribuée au Verbe de Dieu. Or, l'incarnation de celui-là même qui est le Fils unique du Père, « plein de grâce et de vérité », fait qu'il est aussi celui-là même qui a agi pour nous dans le temps pour que, purifiés par la foi que nous avons en lui, nous le contemplions à jamais dans l'éternité.

Les plus grands des philosophes païens ont pu, au moyen de la création, contempler par l'intelligence les perfections invisibles de Dieu ; cependant, parce qu'ils ont philosophé sans le Médiateur, sans le Christ homme², et qu'ils n'ont cru en lui ni par le témoignage des prophètes qui annonçaient sa venue, ni par celui des Apôtres qui la confirmaient, ils ont « rendu captive » la vérité comme il a été dit à leur propos, « dans l'iniquité » (cf. Rm1,18). [...]

Notre science, c'est donc le Christ, et notre sagesse, c'est encore le Christ. C'est lui qui plante en nous la foi qui porte sur les réalités temporelles ; lui qui nous exhibe la vérité qui porte sur les réalités éternelles. C'est par lui que nous cheminons vers lui et tendons par la science à la sagesse, sans pourtant nous éloigner de ce seul et même Christ, « en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science » (Col 2,3). [...]

Résumé de ce livre.

XIII. 25. [...] Vouloir être heureux, c'est le fait de tous les hommes, mais tous n'ont pas la foi qui, en purifiant le cœur, conduit au bonheur. Ainsi donc, c'est par la foi, dont tous ne veulent pas, qu'il faut tendre au bonheur que personne ne peut ne pas vouloir. Qu'ils veuillent être heureux, tous le voient dans leur cœur : sur ce point, l'aspiration de la nature humaine est si unanime qu'un homme, constatant ce désir en son âme, peut infailliblement le présumer dans l'âme d'autrui ; bref, nous savons que nous voulons tous le bonheur. Mais beaucoup ne peuvent espérer être immortels, bien que l'immortalité soit une condition essentielle de ce que tous désirent : être heureux. Pourtant, ils voudraient aussi être immortels, s'ils le pouvaient ; mais, ne croyant pas qu'ils puissent l'être, ils ne vivent pas de façon à pouvoir l'être. La foi nous est donc nécessaire pour atteindre le bonheur, dans le bien plénier de la nature humaine, âme et corps.

Que cette foi soit résumée dans le Christ, qui est ressuscité des morts dans sa chair pour ne plus mourir ; que lui seul puisse nous affranchir de l'empire du démon, par la rémission des péchés ; que pour ceux qui sont inféodés au démon, la vie soit nécessairement malheureuse, éternellement malheureuse, mort plutôt que vie : voilà ce que cette même foi nous enseigne. [...]

² C'est de cette vérité qu'Augustin a pris conscience juste avant sa conversion en comparant les textes platoniciens au Prologue de l'évangile de Jean (cf. *Confessions* VII,13sq. et en ce qui concerne le Médiateur, Conf. VII,26).